

ENTREVUE avec René Doucet



Une carrière au service de la régénération en forêt boréale

Par Aurélie Sierra

René Doucet entre au Service de la recherche forestière en 1969. Ses travaux ont notamment permis de mieux connaître et faire reconnaître la régénération de l'épinette noire par marcottage, ce qui a transformé une partie de la sylviculture en forêt boréale. Il a pris sa retraite en 2000.

Aurélié Sierra (A.S): Pourriez-vous me parler de votre parcours scolaire, professionnel, comment, par exemple, en êtes-vous arrivé à œuvrer en foresterie ?

René Doucet (R.D): J'ai toujours été intéressé par le fait d'exercer une profession qui me permettrait d'être à l'extérieur. La forêt, d'où je venais, c'était important, c'est ça qui m'a dirigé vers la foresterie. Je suis originaire du Lac-Saint-Jean, mon père et mon frère travaillaient dans le milieu forestier. Ensuite, on a déménagé en Abitibi, autre région forestière et c'est là que j'ai fait mon cours classique, à Amos. Je suis ensuite allé à l'Université Laval pour faire mon bac et ma maîtrise et j'ai réalisé mon doctorat à la State University of New York, à Syracuse dans l'État de New York.

A.S: Sur quoi portait votre doctorat ?

R.D: C'était sur la biomasse du pin gris. À l'époque, la biomasse était un sujet qui commençait à intéresser le milieu forestier, l'objectif de mon doctorat était de déterminer une façon de mesurer la biomasse. Tout de suite après mon doctorat, je suis entré au Service de la recherche forestière (devenu la Direction de la recherche forestière DRF) qui était jeune à ce moment-là, c'était en 1969, ici à Sainte-Foy au complexe scientifique et j'y ai passé toute ma carrière.

A.S: Au cours de votre carrière quels ont été les projets qui vous ont le plus marqué ?

R.D: En plus de la biomasse, j'ai travaillé sur la sylviculture des forêts naturelles, leur régénération, leur croissance, etc. J'ai surtout travaillé sur la régénération de l'épinette noire parce qu'à l'époque on rencontrait des problèmes à ce chapitre. Il y avait de la régénération naturelle après feu. Mais, après une coupe, c'est différent, souvent on a de la régénération par marcottes qui se sont installées avant la coupe et cette régénération n'était pas très bien reconnue. J'ai travaillé là-dessus pour savoir si cette régénération pouvait aboutir sur des peuplements de bonne qualité.

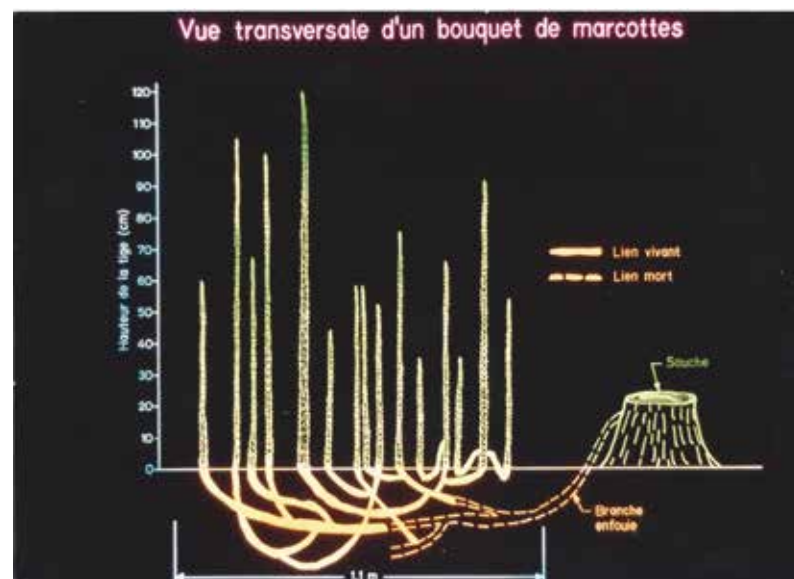


Schéma d'un bouquet de marcottes. René Doucet.

A.S: Donc l'idée c'était de comprendre comment fonctionne cette régénération-là et de prouver qu'elle pouvait générer une valeur commerciale.

R.D: Oui, c'est ça. C'était essentiellement en forêt boréale. Ces recherches avaient une importance sur le choix de replanter ou de se fier à la régénération naturelle. L'objectif c'était aussi de comprendre, en plus de la régénération, comment fonctionnait la croissance pour déterminer le moment où les peuplements devenaient à nouveau exploitables. J'ai travaillé là-dessus toute ma carrière.



Marcotte. René Doucet.

A.S: Quelles ont été, au cours de votre carrière, les principales avancées dans ces domaines ?

R.D: D'abord, mes études ont permis de faire en sorte que la régénération par marcottes soit reconnue comme une régénération intéressante. Cela a beaucoup diminué le besoin de régénération par plantations, ce qui faisait que les coûts de régénération étaient plus bas. C'étaient des besoins qui étaient partagés par le ministère et l'industrie. Donc j'ai pu tirer profit de la collaboration de l'industrie pour faire mes études. J'avais un technicien et l'été j'engageais des étudiants qui faisaient les mesures avec mon technicien sur le terrain, moi j'y allais aussi très régulièrement. Ce qui fait que j'ai parcouru pas mal tout le Québec pour mes études.

A.S: Cette reconnaissance que vous avez réussi à obtenir sur la valeur de la régénération par marcotte, qu'est-ce que cela a changé dans la gestion de la forêt boréale par exemple ?

R.D: Au moment de l'exploitation, on a commencé à prendre des mesures pour protéger la régénération qui était déjà là, ce qui fait que l'on n'avait pas besoin de faire des plantations à bien des endroits. Les

plantations sont devenues moins systématiques finalement et la protection de la régénération est devenue la principale méthode de régénération en forêt boréale, ce qui permet de protéger la diversité des arbres que l'on peut retrouver en forêt boréale.

A.S: Qu'est-ce qui se fait aujourd'hui comme recherche dans ce domaine-là, sur la question de régénération naturelle en forêt boréale ? Est-ce que la recherche continue ?

R.D: J'imagine que oui, cela fait déjà plusieurs années que j'ai pris ma retraite, donc je ne suis pas tellement au courant de ce qui se fait maintenant. Quand je suis parti, la méthode de régénération était reconnue, le travail consistait alors à suivre l'évolution de la régénération vers la maturité pour évaluer la qualité des peuplements et comprendre comment se passe le processus de croissance après ce type de régénération.

A.S: Dans les dernières années où vous avez travaillé, avez-vous vu quelques résultats de ce point de vue ?

R.D: Oui et j'ai aussi fait des observations sur des études d'arbres dans des forêts qui avaient été coupées 30, 40 ou 50 ans auparavant pour déterminer quelle avait été la méthode de régénération, pour voir si c'était ou non par marcottage. Parce que quand ils sont jeunes, c'est facile à reconnaître, mais quand les arbres sont vieux, c'est beaucoup plus difficile. On devait déterrer les souches pour pouvoir déterminer si on avait bien affaire à des marcottes. Dans les peuplements que j'ai étudiés, la majorité de la régénération s'était faite par marcottage, ce qui me permettait de mesurer la production d'un peuplement issu du marcottage après 40 ou 50 ans et comparer ces données à la régénération issue de graines. On en est arrivé à la conclusion qu'il n'y avait pas de différence dans la croissance et la qualité des peuplements.

A.S: Qu'est-ce qui fait qu'au départ on ne s'intéressait pas au marcottage ? Est-ce qu'il y avait des craintes liées à la productivité ?

R.D: Oui, parce que les marcottes, ce sont des branches qui s'enracinent dans la mousse et qui produisent des racines. Au départ, l'arbre est courbé, mais avec le temps la mousse monte un peu et la courbure disparaît. On finit par avoir des arbres dont il est difficile de dire au premier coup d'œil s'il

est issu de la marcotte ou de la régénération par graines. Mais, au départ, les gens craignaient que la croissance ne soit pas suffisante, parce que la marcotte quand elle est jeune, elle est attachée à l'arbre-mère, sa croissance est un peu celle d'une branche, juste quelques centimètres par année, c'était de là que venait la crainte. Avec le temps, le lien entre l'arbre-mère et la marcotte se brise et les racines se développent, un système racinaire bien développé se développe. Ce qui fait que l'arbre est nourri et pousse de façon normale.

A.S: Est-ce que ce système n'existe que pour l'épinette noire? Ou est-ce qu'il y a d'autres arbres qui peuvent se régénérer de cette façon?

R.D: Il y a beaucoup de résineux qui ont des marcottes, mais pas de façon importante donc la régénération par marcottes, c'est surtout l'épinette noire qui est concernée. Peut-être un peu le thuya, mais le thuya était une essence qui intéressait moins. Je n'ai pas fait d'études là-dessus et je ne pense pas que d'autres en aient fait non plus.

A.S: Est-ce que ces recherches sur l'épinette noire se faisaient aussi ailleurs au Canada ou dans le monde?

R.D: Il y avait eu des études dans les années 1940-1950 sur la régénération par marcottage, mais ça n'avait pas été reconnu encore comme quelque chose de satisfaisant comme régénération. Il y avait eu des études comme ça au Québec et en Ontario. En Ontario, ils se sont arrêtés parce qu'ils n'avaient pas d'espoir que cela fasse de la bonne régénération. Mais après, ils ont pris connaissance de mes études et cela a relancé leur intérêt.



Marcotte. René Doucet.

A.S: Est-ce qu'au cours de vos recherches, de votre carrière, vous avez senti des résistances, est-ce que vous avez dû vous battre pour aller au bout de votre conviction?

R.D: Au début, c'est sûr que c'était très ancré dans la tête des gens le fait que cette régénération n'était pas bonne. En fait, j'ai commencé lentement cette recherche-là. Au début, je n'avais pas beaucoup de matière pour prouver ce que j'avais et honnêtement, je n'étais pas encore convaincu moi-même (rires). Il a fallu que je me convainque moi en premier. Mais ces études sur les peuplements plus matures qui s'étaient régénérés par marcottage, ça m'a donné une certaine confiance en me prouvant que ça pouvait conduire à des peuplements de qualité.

A.S: Une fois que vous commencez à accumuler des résultats et que vous êtes convaincu, il reste à convaincre les autres. Comment avez-vous fait, vous avez sorti des résultats, j'imagine?

R.D: Oui, des publications, des conférences ici au Québec et j'ai été aussi invité à l'extérieur, en Ontario notamment. En fait, partout où il y avait de l'épinette noire, les gens se sont intéressés à mes résultats. Dans mon cas, ce sont les résultats sur le terrain qui ont convaincu les gens. En fait, il faut saisir toutes les occasions qui se présentent et je dirais qu'il faut surtout essayer de toucher les étudiants. Les professeurs de sylviculture m'ont invité à aller présenter mes résultats à ceux qui deviendraient les futurs ingénieurs forestiers, c'est plus facile de convaincre les jeunes que ceux qui ont déjà une routine bien établie. Les étudiants avaient l'esprit ouvert et c'était pour moi une excellente façon de propager mes résultats qui seraient appliqués par ceux qui gradueraient par la suite.

A.S: Dans vos recherches, est-ce que vous avez travaillé avec l'Université?

R.D: Pas directement dans mes projets, mais j'ai beaucoup collaboré avec des chercheurs de l'Université en sylviculture. Mais je dirais que ça s'est surtout fait par le biais des étudiants. Durant l'été, j'engageais des étudiants, il y en a quelques-uns qui ont fait leur doctorat ou leur maîtrise sur ce sujet-là,

en collaboration avec un professeur de l'Université Laval qui me recommandait des étudiants qui souhaitaient faire des études plus avancées.

A.S: Est-ce que le transfert se faisait bien entre l'Université et la DRF ?

R.D: Oui, c'était bien réparti, tout le travail de terrain se faisait sous ma direction et le travail académique était supervisé par un professeur de l'Université. Ensuite, les publications pouvaient être conjointes. Si un étudiant publiait ses résultats, mon nom était sur la publication, comme collaborateur. Ça s'est toujours bien passé.

A.S: Vous disiez que l'industrie avait appuyé vos recherches. Comment fonctionnait ce partenariat avec l'industrie ?

R.D: C'était essentiellement de l'aide logistique sur le terrain, ce n'était pas des fonds directement, mais des compagnies engageaient des équipes pour m'aider. Au plan financier, l'industrie contribue d'une façon plus globale à un fonds forestier qui est administré par le gouvernement et après, l'argent est alloué par le gouvernement aux chercheurs.

A.S: Être chercheur c'est aussi être prêt à changer ses propres façons de voir et de faire, est-ce que dans vos recherches, vous avez le souvenir de résultats qui ont profondément changé votre façon de voir la forêt ou la foresterie ?

R.D: Comme je le disais, j'étais le premier à devoir me convaincre que la régénération par marcottage était une chose qui était utile et ça a été un changement important pour moi. Ça a changé ma vision d'une partie de la foresterie, parce qu'en forêt boréale, la régénération naturelle par marcottage, on peut s'y fier jusqu'à 80%, donc ça changeait beaucoup les pratiques et les connaissances que l'on avait à cette époque. La coupe avec protection de régénération est devenue la méthode principale alors qu'on ne s'intéressait même pas à la régénération de l'épinette noire jusque là... Ce qu'il faut dire aussi c'est qu'il y a eu un argument économique qui a beaucoup joué. L'industrie était responsable de la régénération, donc c'était intéressant pour eux d'avoir une méthode qui était moins dispendieuse. Si la plantation avait été meilleur marché, on aurait eu du mal à les convaincre.

A.S: Pour revenir aux jeunes générations, quels conseils donneriez-vous à un jeune chercheur qui commence à la DRF ?

R.D: La DRF se préoccupe surtout de la pérennité des forêts, donc ce serait de se tenir au courant des nouveaux développements dans la recherche et d'essayer de se faire une place dans le domaine qui l'intéresse. C'est un milieu qui peut être difficile, mais c'est un métier passionnant alors l'un compense l'autre.

A.S: Qu'est-ce qui vous a passionné vous dans la recherche ?

R.D: Trouver de nouvelles connaissances, faire des découvertes, c'est pour ça que l'on fait ce métier.

A.S: Si aujourd'hui ou à la fin de votre carrière on vous avait donné la liberté de faire la recherche que vous vouliez sans aucune limite de financement ou autre, qu'auriez-vous fait comme projet ?

R.D: J'aurais fait quelque chose lié à la régénération de l'épinette noire, j'aurais continué là-dedans, parce qu'il reste encore plein de choses à découvrir.

A.S: La DRF fête ses 50 ans, que lui souhaiteriez-vous pour ses 50 prochaines années ?

R.D: De continuer tout simplement, parce que la DRF a fait du bon travail dans ses 50 premières années. Même si je suis moins au courant de ce qu'il se fait actuellement, quand je suis parti, il y avait une bonne équipe et je pense que les chercheurs actuels peuvent bâtir sur ce qui a été fait par leurs prédécesseurs pour aller encore plus loin.